pittoresque. Si l'on pouvait avoir des lianes entières, il y aurait aussi probablement des observations intéressantes à faire sur la proportion du diamètre avec la longueur totale, proportion qui me paraît rester constante, quelle que soit la longueur qu'atteigne la plante.

Enfin, c'est surtout lorsqu'on remarque avec quel art sont faits les fruits des Bignoniacées grimpantes, que l'on reste émerveillé : ces deux valves qui tombent, cet axe aplati qui flotte, et auquel le vent enlève une à une ses graines ailées, tout cela, joint à l'énergie que la plante met à lutter contre la destruction, fait qu'on se demande quelle est donc l'importance de ce groupe de végétaux dans le plan de la nature et quel rôle il peut être appelé à jouer un jour, puisque sa conservation est si soigneusement assurée.

A la suite de cette lecture, M. Bureau annonce qu'il a reçu de M. Lévy, au printemps dernier, des graines de onze espèces appartenant à la famille des Bignoniacées, et qui, semées au Muséum, y ont toutes levé.

M. le Président fait ressortir les services que rendent à la science les botanistes voyageurs qui envoient, en même temps que leurs collections sèches, des graines et des pieds de plantes vivantes; ce qui permet d'introduire des espèces nouvelles dans la culture et de les répandre dans toute l'Europe. Il signale en même temps un point qu'il serait intéressant d'étudier et de vérifier expérimentalement : c'est l'allongement intermédiaire des racines adventives des lianes (dont il est question dans les observations qui viennent d'être rapportées), afin de voir si les racines de ces végétaux échappent à la loi générale.

M. Roze, secrétaire, donne lecture de la communication suivante, adressée à la Société :

NOTE SUR UNE DIZAINE DE PLANTES NOUVELLES POUR LA FLORE DE MONTPELLIER ET DE L'HÉRAULT, par M. Henri LORET.

(Montpellier, 19 octobre 1869.)

Les botanistes qui ont herborisé longtemps hors de la région des oliviers éprouvent une jouissance bien vive, lorsque, en parcourant pour la première fois le midi de la France, ils rencontrent à chaque pas des espèces qu'ils n'ont jamais vues vivantes. Le bonheur de contempler et de recueillir des plantes ardemment désirées est même si vif au début, qu'on ne songe qu'à la richesse de la flore, sans s'apercevoir qu'il n'en est point ainsi du tapis végétal, dont l'éclat, indépendant du nombre des espèces, charme souvent les regards dans

des pays dont la flore est très-pauvre. Mais, qui peut tout avoir? Si un soleil ardent, malgré la rareté et l'inégale distribution des pluies, enrichit le Midi d'espèces précieuses qu'on chercherait vainement dans le reste de la France, en revanche, des pluies printanières et estivales régulières et à intermittences moins longues font germer ailleurs des myriades de graines, multiplient à l'infini le nombre des individus, et produisent ainsi ce luxe de végétation inconnu dans nos plaines méridionales.

Le printemps de 1869, à Montpellier, a fait exception sous ce rapport. Des pluies fréquentes, à la fin de l'hiver et à la naissance du printemps, ont rendu le tapis végétal quatre ou cinq fois plus brillant, en favorisant partout la germination. Le contraste avec l'état ordinaire de nos campagnes a été d'autant plus frappant pour ceux qui passent une partie de leur vie en plein air, que le printemps précédent, type de l'autre extrême pluviométrique, n'avait offert ici qu'une végétation chétive, grisâtre et attristante pour l'œil. La sécheresse de l'été dernier, il est vrai, n'a pas tardé à flétrir, sans la remplacer, la riche végétation du mois de mai; toutefois, le printemps n'en avait pas moins eu un règne brillant et inaccoutumé. En cherchant bien alors, on ne pouvait manquer de trouver des plantes intéressantes, car, non-seulement les espèces ordinaires étaient représentées par un nombre beaucoup plus grand d'individus, mais il y avait lieu de compter sur quelques espèces inconnues chez nous. Nous mentionnerons le *Cephalaria syriaca* Schrad., que nous avons rencontré assez abondant près de Montpellier, dans un champ inculte que nous visitions inutilement chaque année. Pouzolz cite cette plante dans le Gard, et MM. Grenier et Godron l'ont considérée comme suffisamment naturalisée en l'accueillant dans leur Flore. Nous croyons pouvoir la mentionner maintenant au même titre à Montpellier; car il ne s'agit point ici d'une localité suspecte comme le voisinage des moulins de Castelnau où on l'a rencontrée autrefois. Une autre espèce, bien anciennement établie, mais que personne n'a signalée chez nous, l'*Iris olbiensis* Hénon, est très-répandue à Pégairolles-de-l'Escalette. C'est exactement la plante mentionnée par Pouzolz à Anduze, où nous l'avons recueillie en 1861, et où elle acquiert, comme à Pégairolles, une taille remarquable. Nous n'omettrons point, puisque l'occasion se présente d'en parler, une Cuscute que nous trouvâmes, il y a plusieurs années, à Maguelonne, et que M. Ch. Des Moulins, auteur, comme on sait, d'une remarquable monographie des Cuscutes, et un autre savant botaniste, M. Lespinasse, reconnurent pour le *Cuscuta planiflora* Ten. Cette plante, que notre ami M. Richter vient de trouver en plus grande abondance sur la même plage, paraît être suffisamment distincte, quoique bien voisine des *C. Epithymum* et *C. Trifolii.*

Nous avons remarqué et étudié dans nos montagnes deux Carlines confondues ici, comme presque partout, sous le nom de *Carlina acanthifolia* All. Il en a été question à l'une des sessions extraordinaires, où nous serions heureux, si notre santé nous permettait d'y assister, de faire la connaissance person-

nelle des nombreux botanistes dont la correspondance nous est chère. Lors de la session de Pau (1), notre ami M. Timbal protesta avec raison contre l'identification des *Carlina acanthifolia* All. et *C. Cinara* Pourr.; mais personne ne signala le caractère vraiment spécifique qui, selon nous, les sépare d'une manière tranchée. Lorsque ces deux plantes croissent ensemble, comme cela a lieu chez nous sur l'Escandorgue et sur le Larzac, le *C. Cinara* se fait remarquer sans doute un peu par ses feuilles plus vertes, plus étroites et à découpures un peu différentes ; mais le caractère vraiment distinctif, qui ne se dément pas, du moins dans l'Hérault, consiste en ce que les écailles de l'involucre du *C. Cinara* sont simplement et régulièrement pectinées, tandis que celles du *C. acanthifolia*, au lieu de porter comme les précédentes des épines simples sur les côtés de l'écaille, sont couvertes d'épines irrégulièrement rameuses. Nous en avons examiné des milliers, et ce caractère est si net et si constant chez nous, qu'une seule écaille suffit pour reconnaître l'espèce. Les écailles intérieures sont généralement blanches ou d'un jaune plus pâle dans le *C. acanthifolia*, mais ce caractère est plus infidèle chez nous que dans les Pyrénées et surtout dans les Alpes.

C'est à peu près là tout ce que nous avons à dire de nos observations ou de nos découvertes personnelles, car nous avons peu herborisé cette année dans les montagnes, où les chances sont toujours plus favorables que dans la plaine.

En revanche, nous avons bien trouvé pour la flore de l'Hérault dans les herbiers de nos amis. Commençons par ceux qui font de la botanique depuis longtemps et dont le zèle et l'habileté ne se démentent point. M. Aubouy a trouvé et recueilli en abondance, dans les bois voisins de Lodève, le *Melampyrum cristatum* L., et, entre Poujol et Pégairolles, un pied de *Salvia verticillata* L., dont l'indigénat est moins bien établi et dont nous discuterons plus tard les droits de cité.

Le *Crepis setosa* Haller fil. in Rœm. *Arch.* a été recueilli près de l'étang de Vendre par le frère Lioberus et le frère Yve, du pensionnat de Béziers. Les mêmes botanistes ont découvert sur la plage de Roquehaute, du côté de Portiragnes, une précieuse Graminée, dans laquelle M. Duval-Jouve, à qui les Glumacées sont si familières et dont on connaît la rare compétence, a reconnu avec transport l'*Agropyrum Rouxii*, décrit par M. Grenier et lui dans le *Florula massiliensis advena*. Deux circonstances donnent à la découverte de cette plante sur notre plage un intérêt que tous les botanistes comprendront et qui a frappé immédiatement M. Duval : d'abord, la constatation bien suffisante aujourd'hui d'un indigénat qu'on aurait pu contester ; de plus, la disparition de cette espèce due à la récente construction d'une fabrique de soude, au lieu même où M. Roux l'avait rencontrée près de Marseille. Nous

(1) Voyez le *Bulletin de la Société botanique de France*. T. XV, p. XXII.

pourrons désormais la considérer comme française, et il y a lieu d'espérer qu'on la retrouvera ailleurs chez nous sur le littoral méditerranéen.

Nous sommes redevable à M. Reynard, curé de Graissessac, du *Corrigiola telephiifolia* Pourr., trouvé par lui à Fos et à Faugères.

M. Azaïs, de la Salvetat, ancien notaire, a recueilli sur l'Espinouse le *Senecio spathulæfolius* DC., qui fleurit là à une époque où les botanistes montpelliérains herborisent de préférence dans la plaine.

Disons un mot d'une Graminée dont nous avons remarqué deux ou trois échantillons incomplets parmi les plantes de M. Martin, pharmacien à Bédarieux. Ce ne peut être à notre sens qu'un hybride de l'*Ægilops triuncialis* et du *Triticum vulgare* (*Triticum vulgari-triunciale*) ; mais nous n'en parlons ici que pour appeler sur cette plante l'attention des botanistes de notre région. Souvent, au bord des routes et des fossés qui longent les champs de blé, le vent sème en abondance, sur l'*Ægilops triuncialis*, aussi bien que sur l'*Æ. ovata*, le pollen du *Triticum vulgare*, et nous ne doutons point qu'on ne rencontre encore, en cherchant bien, l'hybride dont nous venons de parler.

Terminons en disant que le nombre des amis de la science continue à s'accroître dans les montagnes de l'Hérault qui avaient été le moins explorées jusqu'à présent. Nous nous félicitons plus que jamais d'avoir communiqué le goût de la botanique à ceux qui n'y pensaient point, et d'avoir stimulé et aidé ceux qui déjà avaient formé une collection de plantes sans autre but que de se distraire. Les matériaux que nous avons recueillis de cette façon et par nos recherches personnelles sont abondants aujourd'hui. Si l'on voulait comparer la flore de l'Hérault à une ruche où le nectar des fleurs est transformé en miel par d'actives ouvrières, on pourrait dire que cette flore s'enrichit constamment, non du nectar des fleurs, mais des fleurs elles-mêmes recueillies et préparées avec soin, chaque année, par les nombreux travailleurs dont nous avons parlé. Ce sont là autant de collaborateurs qui font des vœux pour que l'on mette en ordre leurs découvertes dans un travail d'ensemble qui nous manque, hélas ! depuis bien longtemps. Si la flore de Montpellier et de l'Hérault est une de nos flores départementales les moins connues, n'est-ce pas à cette absence d'un traité récent et assez complet de nos plantes qu'il faut l'attribuer ? Ce pays classique de la botanique était mieux connu dans sa végétation, il y a deux siècles, que le reste de la France, mieux même qu'aucune partie du globe, et cela a duré longtemps encore après Magnol ; mais il n'en va plus de même aujourd'hui. La botanique phytographique a marché vite à côté de nous, et le vif désir qu'on a généralement de voir paraître enfin une flore de Montpellier prouve qu'il y a là une lacune à combler. On sait ici qu'un botaniste de nos amis travaille dans ce but depuis plus de quinze ans. Craignant qu'une pareille entreprise n'excédât les forces d'un seul, il nous demanda instamment, il y a longtemps déjà, de lui venir en aide. Nous réfléchîmes mûrement à l'offre qui nous était faite. Nous tenions surtout, avant de prendre une détermination, à nous

assurer que nul autre botaniste ne poursuivait sérieusement le même but, et ce n'est qu'après en avoir acquis l'entière certitude que nous nous mîmes sérieusement à l'œuvre. Plusieurs botanistes renommés nous ont encouragés, pressés même souvent ; mais le temps, élément nécessaire de tous les bons travaux, est surtout indispensable ici. Un botaniste éminent a écrit, il y a plus de vingt ans, que nos plus mauvais livres de botanique se trouvaient surtout parmi les flores locales; cette triste vérité, due sans doute à plusieurs causes, n'est-elle pas imputable le plus souvent à une trop grande précipitation ? Il importe moins, selon nous, de faire vite que de faire bien, et si, dans ces sortes de travaux toujours faciles à critiquer, on ne peut jamais être entièrement irrépréhensible, du moins est-il facile et prudent d'éviter le reproche de s'être trop hâté. Nul ne sait, au début d'un travail de longue haleine, si Dieu lui donnera le temps de l'achever; mais ne vaut-il pas mieux laisser à d'autres des matériaux utiles que de brusquer une œuvre dont personne ne tirerait un vrai profit ?

M. Germain de Saint-Pierre fait à la Société la communication suivante :

DE LA DÉHISCENCE DES FRUITS, par M. GERMAIN DE SAINT-PIERRE.

J'ai l'honneur de présenter à la Société, comme complément de mon travail sur la classification morphologique des fruits (1), quelques considérations relatives aux divers modes de déhiscence et sur les expressions que j'ai proposées pour les désigner.

Il n'existe pas de fruits réellement indéhiscents; les fruits qui sont dits *indéhiscents* sont ceux qui s'ouvrent tardivement, ou qui s'ouvrent irrégulièrement par rupture. L'indéhiscence des fruits est le résultat de causes très-diverses, et se manifeste par conséquent de diverses manières :

Les fruits mous (de consistance charnue ou pulpeuse), à graines plus ou moins nombreuses et non renfermées dans des noyaux (baies, pommes, oranges, grenades, fruits des Nymphéacées, des Cucurbitacées, des Cactées, etc.), sont indéhiscents seulement en ce sens que leurs graines ne deviennent pas libres aussitôt qu'elles sont mûres, et ne sont mises en liberté que par suite de la déchirure irrégulière du péricarpe (chez les Nymphéacées, par exemple), ou par suite de sa destruction par putréfaction (comme chez la pomme, le melon, le raisin, etc.). Ces fruits, dits *indéhiscents*, seraient par conséquent dits plus exactement *déhiscents par déchirure*.

Une autre série de fruits, dits *indéhiscents*, comprend les fruits pulpeux, à noyaux (ceux des Amygdalées, par exemple) chez lesquels la destruction de

(1) Voyez plus haut, pp. 217 et 226.